



## L'amour du père : un mode de jouir inconfortable ! Marie-Agnès Macaire-Ochoa

La théorie freudienne de l'Œdipe ne correspond plus à notre époque. Dire comme Freud, que le garçon va aimer sa mère et prendre son père comme rival, c'est du passé ; que côté fille elle va aimer son père au regard de son aperçu du manque maternel, c'est caduc aussi. À l'ère du post-œdipe, il est plus question de jouissance que d'identification. L'imaginaire et le réel prennent le pas sur le symbolique. La pulsion, sous son aspect boulimique domine grandement.

Qu'est devenu l'amour d'une fille pour son père ? A t-il disparu ? Est-il ravage ? Est-il tombé avec la chute du signifiant ? L'amour du père pour une fille reste présent. Il faut une cure analytique parfois longue pour mettre à jour ce que recouvre cet amour, qui peut se présenter comme un *Alien* dévorant l'humain. Dans ce cas, l'amour du père est comme un réel qui colle à la peau et la séparation ne s'en fait que dans la douleur, dans une solitude absolue.

Deux artistes contemporaines illustrent par leur création, littéraire pour l'une, plastique pour l'autre, cet impératif de séparation d'un amour à considérer comme jouissance du père. Toutes les deux ont utilisé le conte des frères Grimm, *Toutes-Fourrures* version Charles Perrault, *Peau d'âne*, pour cette libération. Dans ce conte, une princesse finit par trouver son prince charmant, seulement après avoir échappé aux désirs incestueux, en se dissimulant sous la dépouille de l'âne fétiche du roi son père.

Christine Angot, dans son ouvrage *Peau d'âne*<sup>1</sup> publié en 2003, raconte l'histoire d'une fille nommée « Peau d'âne » par son père, père qu'elle ne reverra pas pendant dix ans. À l'orée de l'adolescence, elle fait connaissance de ce père polyglotte qui parle trente langues et qui, en guise de bonjour, lui roule une pelle et lui offre des vêtements qui « collent à la peau comme la peau d'un âne »<sup>2</sup>. L'hiver elle avait très froid, l'été les poils lui tenaient trop chaud, elle voulait se débarrasser de ces habits qui la collaient trop. Elle commença par ne plus rien manger, puis devint insomniaque. *Hi-han* restait son seul langage. Elle essaya de traiter tous ces symptômes par des médicaments, puis se mit à écrire la nuit. Elle décrivait sans cesse, les robes de son enfance et celles de sa mère. Ses livres allaient être publiés. Un jour ce roi, qui l'avait réveillée pour toujours, meurt, car elle avait fait une description très réaliste d'un maillot de corps qui lui appartenait ! Elle poursuivit son travail d'écriture en conservant, inscrit dans son corps, un mouvement saccadé des épaules, comme un tic pour se débarrasser d'un manteau encombrant.

Orlan, féministe, anarchiste, grande artiste contemporaine, utilise son corps même comme œuvre d'art<sup>3</sup>. Nous découvrons qu'une série de photos d'Orlan<sup>4</sup>, déguisée en Peau d'Âne, a précédé la série de ses opérations de chirurgie esthétique. Photos titrées : « Pour échapper au territoire du père, il faut changer de peau. »<sup>5</sup>

Orlan peut dire de ses opérations esthétiques-non esthétiques, qu'elles sont destinées à réa(e)liser « l'idée de ne pas accepter ce qui est transmis par les gènes de manière

---

<sup>1</sup> Angot C., *Peau d'Âne*, Paris, Stock, 2003.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>3</sup> Orlan, « Initiation aux mystères d'Orlan », conversation avec Jacques Alain-Miller, *Le Nouvel Âne*, Paris, Navarin, n°8, février 2008, p. 11.

<sup>4</sup> La série des photographies des Peaux d'âne (1990)

<sup>5</sup> Orlan, *Peaux d'âne aux anges*, Paris, Flammarion, n°16, mars 2004, p. 113.

automatique, [...] inexorable et de faire bouger les barreaux de la cage »<sup>6</sup>. Pour sortir de la peau d'âne, elle attaque directement la chair, la peau, Elle avait auparavant changé de nom au cours d'une psychanalyse. Mais son identité reste nomade, mutante : « Ceci n'est pas mon nom, mais d'autant plus mon nom, ceci n'est pas mon image, mais d'autant plus mon image »<sup>7</sup>. Orlan ne fabrique pas une autre femme, ni une autre image, elle défait pour refaire, et redéfaire, passant de l'extase à l'insoutenable, et ceci à l'infini !

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 203.